

***Dissidences***

ISSN : 2118-6057

7 | 2014

Été 2014

## Les 1001 visages de Spartacus (merci à Christian Beuvain pour sa relecture)

**Jean-Guillaume Lanuque**

🔗 <http://preo.u-bourgogne.fr/dissidences/index.php?id=365>

Jean-Guillaume Lanuque, « Les 1001 visages de Spartacus », *Dissidences* [],  
7 | 2014, . URL : <http://preo.u-bourgogne.fr/dissidences/index.php?id=365>

PREO

# Les 1001 visages de Spartacus

(merci à Christian Beuvain pour sa relecture)

## ***Dissidences***

7 | 2014  
Été 2014

Jean-Guillaume Lanuque

🔗 <http://preo.u-bourgogne.fr/dissidences/index.php?id=365>

---

A propos de :  
L'histoire avant la légende  
Les Spartacus de papier  
    Spartacus communard  
    Spartacus Lénine manqué  
    Spartacus révolutionnaire christique  
    Spartacus fanatique religieux  
    Les bégaiements d'un mythe  
Les Spartacus de pellicule  
Conclusion : Spartacus : une légende écartelée

---

« (...) les exigences croissantes de la liberté humaine donneront à l'histoire de Spartacus, sans que les termes du récit aient à être changés, des surcroîts de sens que nos connaissances « scientifiques » sont bien impuissantes à déceler. »  
Jean-Paul Brisson, avant-propos à la seconde édition de son *Spartacus* en 1969.  
« Les gens parlaient déjà de Spartacus et des anciennes calamités,

car le peuple désire et redoute  
à la fois les révolutions. »

Tacite dans ses *Annales* au  
sujet d'une révolte de gladiateurs en 64

## A propos de :

- Benoît Malon, *Spartacus ou la guerre des esclaves*, Lyon, Jacques André éditeur, 2008 (édition originale en 1873), 230 pages.
- Arthur Koestler, *Spartacus*, Paris, Calmann-Lévy, collection « Le Livre de poche », 1974 (édition originale en 1938), 320 pages.
- Marcel Brion, *La Révolte des gladiateurs*, Paris, Amiot-Dumont, collection « L'Histoire en flanant », 1952, 214 pages.
- Howard Fast, *Spartacus*, Paris, J'Ai Lu, 1955 (édition originale en 1951), 448 pages.
- Joël Schmidt, *Spartacus et la révolte des gladiateurs*, Paris, Mercure de France, collection « Histoire romanesque », 1988, 208 pages.
- Gérard Pacaud, *Spartacus. Le gladiateur et la liberté*, Paris, Éditions du Félin, 2004, 272 pages.
- Jean Guiloineau, *Spartacus. La révolte des esclaves*, Paris, Éditions Hors Commerce, 2005, 304 pages.
- Max Gallo, *Les Romains 1. Spartacus : la révolte des esclaves*, Paris, Fayard, collection « J'Ai Lu », 2006, 384 pages.
- Thierry Rollet, *Spartacus ou la chaîne brisée*, Paris, Calleva, collection « Traces », 2009, 212 pages.
- Riccardo Freda, *Spartacus (Spartaco)*, Italie / France, 1953, avec Massimo Girotti, Ludmilla Tchérina, Gianna Maria Canale, Carlo Ninchi, Yves Vincent.
- Stanley Kubrick, *Spartacus*, États-Unis, 1960, avec Kirk Douglas, Laurence Olivier, Charles Laughton, Peter Ustinov, Jean Simmons.
- Robert Dornhelm, *Spartacus*, États-Unis, 2004, avec Goran Visnjic, Alan Bates, Angus Macfadyen, Rhona Mitra.
- Steven S. DeKnight (producteur), série télévisée *Spartacus*, États-Unis, 2010-2013, saison 1 : *Le sang des gladiateurs*, préquelle : *Les dieux de l'arène*, saison 2 : *Vengeance*, saison 3 : *La guerre des damnés*.

rialisa en particulier dans le choix du patronyme donné par Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg à leur courant politique en 1915. On pourrait également citer les Spartakiades, créés par l'URSS à la fin des années 20, en une réplique « prolétarienne » des jeux olympiques « bourgeois », ou cette représentation récurrente dans l'iconographie des organisations socialistes puis communistes, dont la Comintern, celle du travailleur brisant ses chaînes. Bien que Spartacus ne soit pas le seul esclave rebelle de l'Antiquité dont le nom ait traversé l'histoire jusqu'à nous, il est celui dont la résistance à Rome a été la plus solide, au point d'éclipser totalement les autres, ainsi de Salvius, qui tint la Sicile sous contrôle servile plusieurs années durant à l'extrême fin du IIe siècle avant Jésus. De par son éloignement dans le temps, celui d'une Antiquité où les sources demeurent par force lacunaires, Spartacus est un personnage malléable, dont on peut faire le champion de bien des causes, y compris les plus improbables ou étonnantes. Rien n'empêche, par exemple, de voir en lui un précurseur du libéralisme ! C'est à cette postérité fictionnelle et mythique que nous avons choisi de nous intéresser, non sans poser en préalable quelques jalons historiques. Pour ce faire, notre corpus se limite à un ensemble significatif de romans parus en langue française au XIXe et surtout au XXe siècle, ainsi qu'aux films, téléfilms et séries télévisées réalisés depuis la Seconde Guerre mondiale (nous n'avons en effet pu visionner les films réalisés en Italie avant la Première Guerre mondiale). Sont donc écartés les autres œuvres d'art ayant eu Spartacus au cœur, pièces de théâtre, poèmes, ballets ou même comédie musicale<sup>1</sup>.

## L'histoire avant la légende

- 2 Rappelons d'abord les faits sur un plan strictement historique, qui se résument finalement à peu de choses au vu des maigres sources antiques dont nous disposons<sup>2</sup>. Il s'agit essentiellement de Plutarque, de Salluste, de Florus et d'Appien. Dans une Italie du sud qui avait particulièrement profité de la massification de l'esclavage, un ancien auxiliaire thrace, déserteur repris par l'armée romaine et vendu à Rome comme esclave au laniste Lentulus Batiatus, s'enfuit de son ludus (ie l'école de gladiateurs) à l'été 73 avant Jésus. Il est accompagné de sa compagne, une thrace prêtresse de Dionysos, et d'environ 70 compagnons, gladiateurs armés d'instruments de cuisine, qui, au sortir de Capoue, profitent de la confiscation d'une charrette rempli

d'armes pour s'équiper de meilleure façon. Spartacus et ses compagnons se réfugient alors sur le Vésuve, effectuant des raids sur la région pour survivre. Rejoint par des esclaves travaillant comme bergers, mais également par des ouvriers et petits paysans libres, exclus de la prospérité, Spartacus se retrouve rapidement à la tête de plusieurs milliers d'hommes. Ne parvenant pas toujours à canaliser ou juguler la violence des dominés qui s'exprime dans la prise des villes ou des propriétés, il se distingue toutefois par le souci d'un partage égalitaire du butin, aux antipodes de ce qui se pratique alors au sein des légions romaines. Après avoir réussi à vaincre sans mal la médiocre milice de Capoue, Spartacus et ses 10 000 combattants doivent affronter sur le Vésuve les troupes du préteur Clodius Glaber, défait par surprise, tout comme les autres préteurs envoyés de Rome pour écraser la révolte. A l'hiver 73, l'armée de Spartacus semble se monter déjà à 70 000 hommes. L'année suivante, les insurgés se séparent : tandis que l'armée dirigée par un lieutenant de Spartacus, Crixus (l'autre lieutenant, Oenomaus, avait été tué à l'automne 73), est massacrée par un des consuls de Rome, Spartacus parvient coup sur coup à défaire les deux titulaires de la magistrature suprême. La remontée vers le nord qu'il mène en parallèle, s'expliquant probablement par l'espoir – vite dissipé – de rallumer les braises de la guerre sociale, le conduit jusqu'aux rives du Pô. Là, il bat les troupes du gouverneur de Gaule cisalpine, et au lieu de marcher sur Rome, repart vers le sud de la péninsule. Son armée nomade, dont le pic des effectifs semble avoir été de 120 000, bat une nouvelle fois les deux consuls et s'installe un temps dans la cité de Thurii. Rome décide alors d'envoyer un nouveau préteur, le richissime Crassus, pour mettre fin à cette révolte. Rappelons tout de même que les meilleurs généraux et les troupes les plus aguerries de la République sont alors à la manœuvre sur deux fronts distincts, celui d'Asie contre Mithridate (Lucullus) et celui d'Espagne contre Sertorius (Pompée). Tandis que Spartacus, qui souhaitait passer en Sicile, terre des deux plus grands soulèvements serviles une cinquantaine d'années auparavant, ne parvient pas à ses fins, suite à la trahison de pirates qu'il avait pourtant payé, Crassus, en dépit d'une défaite partielle initiale qui le conduit à réactualiser le châtement de la décimation, parvient à isoler Spartacus et ses hommes à l'extrême sud de l'Italie, près de Rhegium. Ces derniers réussissent finalement à traverser les fortifications massives érigées pour les conduire à la famine, et les ultimes affrontements contre

l'armée de Crassus se soldent par la mort de Spartacus et la défaite de ses combattants, dont 6 000 sont crucifiés par Crassus le long de la voie Appienne entre Capoue et Rome.

## Les Spartacus de papier

### Spartacus communard

- 3 Le livre de Benoît Malon (1841-1893), le plus ancien que nous ayons pu recenser, semble bien oublié de nos jours : il échappe ainsi à la sagacité de Claude Aziza dans son *Guide de l'Antiquité imaginaire*<sup>3</sup> (le premier roman est pour lui celui de Raphaël Giovagnoli en 1874<sup>4</sup>) et à celle d'Eric Fournier, qui cite pourtant un texte de Benoît Malon, *La Troisième défaite du prolétariat français*, replaçant la Commune dans la longue durée historique des révoltes des opprimés. Ce premier roman de l'ère contemporaine consacré au célèbre esclave, écrit au début des années 1870<sup>5</sup>, s'inscrit dans la prégnance d'une culture antique qui occupe alors une large place dans l'enseignement, et irrigue nombre de références littéraires ou journalistiques. Benoît Malon donne ainsi l'impression de vouloir dresser un contrefeu face aux nombreuses attaques visant la Commune, et qui usent de parallèles avec les bacchanales, les orgies, Erostrate<sup>6</sup> ou l'incendie de Rome sous Néron<sup>7</sup>, d'où sans doute la dénomination injurieuse de « pétroleuses » pour caractériser l'action des communardes. Son intrigue s'articule en deux temps. Dans la première partie du roman, Spartacus n'est qu'un nom, une référence, et c'est un de ses compagnons, le grec Hermoz, que l'on suit au cœur de la capitale romaine, chargé qu'il est de retrouver l'épouse du chef révolté, enlevée et vendue comme esclave. L'occasion rêvée de brosse le portrait d'une civilisation romaine répulsive. A l'inverse, la seconde partie permet de plonger au cœur du camp rebelle, qui contraste radicalement avec la métropole prédatrice. Mais cette belle aventure, celle d'une libération de l'humanité souffrante, est finalement mise à terre à cause de l'action d'un traître au service de Crassus, un homme que Spartacus avait pourtant recueilli comme un des siens...

- 4 Plaisante et volontiers romantique dans l'évocation de ses fils amoureux, la prose de Benoît Malon est surtout explicitement vulgarisatrice, y compris par des notes de bas de page tantôt renvoyant à des

auteurs antiques, tantôt permettant à l'écrivain de laisser libre cours à ses propres opinions. Se dressant contre une certaine orthodoxie scolaire, il appelle à ce que l'on nommerait de nos jours une contre-histoire de Rome, qu'il voit comme inaugurant « (...) une ère de réaction et de déviation dont nous ne sommes pas encore sortis. » (p. 25) ; au risque d'ailleurs de faire l'éloge de la religion gauloise, censée être plus humaine que le christianisme. Benoît Malon ne cesse en effet de mettre à bas de leurs piédestaux classiques les grandes figures tel Cicéron, et stigmatise les jeux du cirque, la corruption du vote, les mœurs décadents des patriciens (luxue débridé, cruauté gratuite et jouissance des tortures) et l'esclavage, vu de manière sans doute unilatérale (l'accent est mis sur les travailleurs des campagnes et des mines plutôt que sur les esclaves domestiques). Dans sa vision des luttes de classes à Rome, Benoît Malon semble toutefois voir d'un œil un peu trop complaisant les leaders des populaires, Marius en particulier<sup>8</sup>, leur attribuant des vellétés de réforme sociale favorable aux masses, là où ils poursuivaient avant tout des ambitions personnelles. Parmi les apports plus personnels de l'auteur, on peut noter une place importante accordée aux femmes, l'ajout d'un fils pour Spartacus, véritable incarnation de la survivance de la volonté de lutter – une idée promise à un bel avenir<sup>9</sup> –, ou la présence aux côtés du chef esclave de philosophes pythagoriciens dont il apprécie l'enseignement. Outre Hermoz, il y a surtout le vieil Achoeus, qui est censé avoir participé aux guerres serviles siciliennes<sup>10</sup>. On a là comme un grossissement de la remarque de Plutarque, saluant en Spartacus un esprit proche des Hellènes, cette dimension donnant de surcroît aux esclaves une aura intellectuelle, réflexive, qui s'oppose à l'esprit vil et basement matériel des élites romaines (une analyse renforcée par le statut originel de Spartacus, berger et non aristocrate thrace). Benoît Malon prête d'ailleurs à Spartacus des visées larges et désintéressées, universelles<sup>11</sup>, envisageant une alliance entre les esclaves et la plèbe, et s'incarnant dans son projet de République sans esclaves en Grande Grèce. Surtout, Benoît Malon n'oublie pas de tirer de cette épopée antique des leçons pour les luttes à venir, afin que les échecs du passé soient constructeurs<sup>12</sup> : être une avant-garde chargée d'éclairer les masses<sup>13</sup> ; réussir à se hisser au-delà des particularismes nationaux qui ont divisé les esclaves (la scission avec Crixus s'opérant ici sur le plan stratégique), par-delà également tout désir de vengeance individuel, incarnée dans la figure de Vindex, l'esclave meurtrier de

son ancien maître. Il défend, ce faisant, sans trop d'illusions, une certaine pureté révolutionnaire opposée à la loi de la guerre (et à la fin de la Commune). L'empreinte de son anticléricalisme y est également marquée, Spartacus exprimant des doutes sur les dieux dans la lignée d'Epicure, ou le dernier chapitre, lourdement démonstratif, voyant le descendant de Spartacus s'opposer à Paul, lui récitant des extraits de ses textes... Ce qui n'empêche pas les dernières phrases d'être marquées du sceau de la désespérance, à l'image du traumatisme de l'écrasement de la Commune<sup>14</sup>. Il est assez notable, également, de voir que Benoît Malon ne met aucunement en valeur la gladiature, au contraire de nombre de ses successeurs ; peut-être faut-il y voir une marque de son rejet de toute violence gratuite ?

## Spartacus Lénine manqué

- 5 Une soixantaine d'années plus tard, c'est dans un tout autre contexte qu'Arthur Koestler (1905-1983), tout juste en rupture de ban avec le mouvement communiste stalinien, propose une nouvelle variation sur le mythe. Écrit entre 1935 et 1938, son *Spartacus* devient pour lui, a posteriori, le premier volet d'une trilogie constituée de *Le Zéro et l'Infini* et *Croisade sans croix*. L'intrigue s'articule en quatre temps, ponctués par des pauses narratives centrées sur un personnage de fonctionnaire médiocre et aigri de Capoue, qui sont autant de marqueurs assurant la stabilité d'un édifice orienté du côté des esclaves, traversé par les vents de l'aventure<sup>15</sup>. La révolte est d'abord contée dans sa spontanéité et sa simplicité, avant que Spartacus ne subisse comme une illumination (« L'ascension ») ; ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les révoltés se réfugient initialement dans une île marécageuse, symbole de l'isolement mortifère, avant de migrer vers le Vésuve, volcan capable d'illuminer le monde. Dès lors, justement, l'équipée prend une envergure plus universaliste, d'abord sous le signe de la violence aveugle (« La loi des détours »), puis sous celle de l'utopie en actes (« La Cité du soleil »), avant la chute inévitable (« Le déclin »). On retrouve, comme un fil rouge, la symbolique de la chaîne : brisée, elle accompagne les faisceaux comme emblème du pouvoir de Spartacus ; fondue, elle sert à forger des armes, retournement ironique de la célèbre citation romaine « De leurs socs, ils forgèrent des glaives ». De cette évocation, où la vulgarisation historique se fait par des biais habiles (la pièce de théâtre de Bucco le paysan), et pour laquelle des ex-



traits d'une chronique tenue par un partisan des révoltés sont enchâssés<sup>16</sup>, un certain fatalisme se dégage, bien loin de la prose plus optimiste et romantique<sup>17</sup> de Benoît Malon. Surtout, le *Spartacus* de Koestler prend davantage de libertés avec l'histoire authentique<sup>18</sup>, et semble transpirer par davantage de pores le poids de l'expérience historique récente : ainsi que le dit Fulvius, « Nous vivons au siècle des révolutions avortées. » (p. 14)<sup>19</sup>. Batuatus est ici une caricature de bourgeois sûr de lui, ayant eu une carrière politique brillante à Rome, tandis que chez les gladiateurs, Crixus devient entraîneur, Oenomaus un jeune débutant et Spartacus un ancien berger thrace, toujours habillé d'une peau de bête, prototype de l'homme sorti de rien. Le sens d'avoir une mission à accomplir lui est transmis par un vieil essénien (ici communiste de la pauvreté), qui voit en lui un possible « Fils de l'Homme » (sic), ce qui fait de Spartacus à la fois un intermédiaire avec Jésus<sup>20</sup> et surtout, un homme issu du Livre, l'interprétation des prophéties de l'Ancien Testament valant citations des textes canoniques de Marx, Engels ou Lénine... Il se place dès lors à l'avant-garde : « (...) il comprit que ces derniers [ses compagnons] se conduisaient comme des aveugles ou comme de simples animaux ; qu'il fallait les surveiller et les guider, même contre leur gré, dans la bonne voie. » (p. 149).

- 6 Véritable Janus, Spartacus présente une face lumineuse, celle de l'idéologie généreuse, du projet utopique, et une face ténébreuse, implacable avec ses opposants internes (la figure du martyr étant celle d'Oenomaus, pur dans sa jeunesse). La première le voit devenir brillant chef de guerre, exercer un charisme fédérateur, donnant à son armée une véritable conscience pour soi<sup>21</sup>. La seconde face est dupliquée dans le personnage de Crixus, partisan d'une violence gratuite, jouisseur et désorganisé. Un des apports les plus importants d'Arthur Koestler réside dans le projet nourri par Spartacus, celui d'une confédération de Villes des esclaves, un État du soleil<sup>22</sup> renouant avec l'Âge d'or, trait juste de la mentalité antique comme support d'une extrapolation audacieuse. La mise en place de la première de ces villes, près de Thurium, donne à l'auteur l'occasion d'une réflexion sur les révolutions et le totalitarisme<sup>23</sup>. En effet, si dans le sac et la destruction de villes comme Nola, au début de l'équipée, la violence des esclaves est surpassée par celle de la répression des maîtres, la mise en place de l'utopie « spartacienne » conduit à en-

chaîner les esclaves libérés au travail d'édification, et à exécuter les récalcitrants pour l'exemple<sup>24</sup>. Une spirale de terreur qui s'accroît avec le surgissement de la disette, et touche jusqu'à un proche de Spartacus en la personne d'Oenomaus : la Cité du Soleil devient de plus en plus une Cité de la Nuit<sup>25</sup>. Cette tragédie est rendue d'autant plus sensible qu'un esclave récemment rallié, Publibor, finit par retourner sous l'égide de son maître. Il faut dire que l'entreprise de Spartacus demeure cruellement isolée, en dépit de projets d'alliances avec Sertorius, Mithridate ou les pirates, « déshérités de la mer » (p. 175). Le parallèle avec l'analyse de l'évolution de la révolution russe est ici patent, à ceci près que Spartacus, à défaut de devenir un nouveau Staline<sup>26</sup>, décide de reprendre le cheminement des esclaves, jusqu'à l'anéantissement, ce qui ramène pourtant optimisme et bonne humeur chez les révoltés. Plutôt la Commune de Paris que celle de Petrograd, en somme.

- 7 Dans cette lignée d'un propos plutôt défiant à l'égard de la révolution, influencé par les suites de la révolution bolchevique de 1917, on trouve un livre ambiguë, paru en 1952, puis repris pour la jeunesse par Michel Duino en 1958 sous le titre de *Spartacus fléau de Rome. La Révolte des gladiateurs*, de Marcel Brion, a été publié dans une collection dirigée par André Castelot, et se veut en effet ouvrage de vulgarisation historique. Le problème, c'est que l'auteur prend de sérieuses libertés avec ce qu'on sait de la réalité historique, au point de carrément verser dans la fiction. La compagne de Spartacus, devineresse thrace devenue esclave prostituée, est rencontrée à l'occasion d'une étreinte permise par Batiatus, ce qui fait naître chez l'homme son rêve généreux d'égalité ; au crépuscule de son aventure, Spartacus a, comme chez Koestler, une entrevue avec Crassus ; ce dernier bénéficie de l'aide des soldats de Lucullus, simple rumeur en réalité. Marcel Brion considère par ailleurs que la révolte de Spartacus enclenche une véritable révolution, menaçant les fondements de l'ordre social romain, « (...) un cataclysme capable d'ébranler toute la société romaine, et – qui sait ? – l'ordre même de toute l'Europe (...) » en usant de la métaphore de l'éruption du Vésuve (p. 78). Mais au fil de son propos, Marcel Brion peint un personnage tiraillé entre son objectif personnel, trouver une terre de liberté en dehors des territoires romains, et l'ampleur de la tâche qu'on attend de lui<sup>27</sup>. Un personnage également contraint d'accepter la nature duelle de la révolution<sup>28</sup>, pleine d'espé-

rance mais aussi de violence haineuse et de profits immédiats (« Impossible d'être pur quand on traîne avec soi de pareils alliés [ceux qui se servent de la révolution]. », p. 102), et qui n'est tout simplement pas à la hauteur de la tâche que l'opportunité lui proposait de remplir<sup>29</sup>. Finalement, les sentiments profonds de l'auteur finissent par émerger : « Au nom de la justice et de l'égalité, on instaurera de nouvelles injustices et un autre genre d'inégalité. C'est dans la nature de l'homme, et la leçon de l'histoire l'a bien montré. » (p. 126)<sup>30</sup> Cela l'amène d'ailleurs à prendre la défense de Verrès face à un Cicéron injuste, celui qu'il accuse ayant prouvé son efficacité en subvertissant les pirates et en sauvegardant de la sorte l'ordre social romain.

## Spartacus révolutionnaire christique

- 8 Une douzaine d'années après le roman d'Arthur Koestler, c'est un écrivain étatsunien, Howard Fast (1914-2003), alors membre du Parti communiste depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui signe un nouveau roman sur Spartacus dans un contexte pourtant hostile, celui du maccarthysme ; son édition fut d'ailleurs laborieuse, obligeant l'auteur pourtant déjà connu à user de l'auto-édition. Son rayonnement sera décuplé par l'adaptation que Kirk Douglas et Stanley Kubrick en feront quelques années plus tard (voir ci-dessous). La structure du roman s'inspire de celle de Koestler, mais en la complexifiant. Le cœur de la narration est en effet une villa romaine, sise à quelques kilomètres de Rome, dans laquelle sont réunis plusieurs personnages : outre Antonius Caius, patricien propriétaire des lieux et son épouse Julia, sont présents Crassus, vainqueur des armées d'esclaves, Cicéron l'arriviste carriériste, Gracchus, sénateur émérite, Caius, jeune patricien qui ne pense qu'aux plaisirs égoïstes et se fait porte-voix de la conscience de classe supérieure, sa sœur Helena et une amie de cette dernière, Claudia. C'est dans ce cadre champêtre, celui d'une nature domestiquée, que les convives évoquent l'histoire de Spartacus, évocation qu'ils poursuivent lors de leurs pérégrinations respectives ultérieures. Rome incarne alors la rationalité conquérante (via la métaphore transparente de ses voies), voire stérile<sup>31</sup>, tandis que l'utopie généreuse est du côté de Spartacus. Howard Fast a choisi de ne retenir que quelques épisodes de la révolte, ses prolégomènes, ses premiers succès (la généralisation de la révolte et des ralliements étant gonflée), et sa fin. Il prend en outre de sérieuses

libertés avec la réalité historique. Crassus, personnage central, est ici un bel homme au physique avantageux, la qualité des légions restant en Italie est exagérée<sup>32</sup> (rien n'est dit sur le théâtre extérieur d'Asie, une mythique paix romaine étant même postulée p. 180), l'encerclement du Vésuve par l'armée de Glaber évacué, et l'ampleur de l'armée des esclaves est réduite à 45 000 hommes au maximum. Quant à Spartacus, loin d'avoir déjà connu la liberté, il est ici dans la servitude depuis trois générations, et a souffert sa passion dans les mines d'or d'Égypte, véritable géhenne. Tout, dans *Spartacus*, donne l'impression d'être amplifié, réduit à un face à face entre Rome et les esclaves. Howard Fast ayant voulu faire de son livre une tragédie au sens général, « (...) l'énigme de l'homme enchaîné qui veut atteindre les étoiles. » (p. 104), nouveau Prométhée, ainsi qu'il l'écrit avec force lyrisme.

- 9 Pour la première fois dans un roman, on découvre également de plus près Lentulus Batiatus, un ancien chef de bande à Rome devenu richissime, habité par un véritable désir d'ascension sociale, et qui finit égorgé par un de ses esclaves. Enfin, si Spartacus est entouré de Gannicus, un compagnon thrace, et du gaulois Crixus (devenu ancien esclave révolté de Sicile, donnant davantage de profondeur à l'insurrection, reflet ténu de l'Achoeus de Malon), deux personnages de son entourage proche ont droit l'une à une relecture complète, l'autre à une création ex-nihilo. Varinia, l'épouse de Spartacus, devient en effet une Germaine, grande blonde que le futur révolté rencontre chez Batiatus et dont il tombe amoureux. Varinia est ici l'incarnation d'une féminité combative, d'un désir d'émancipation de son sexe, une des marques distinctives de la prose d'Howard Fast. Elle est en outre achetée par Crassus, désireux d'égaliser Spartacus à ses yeux, et accouche d'un fils que son père n'a pas le temps de connaître, comme pour mieux représenter la transmission nécessaire de la révolte. L'autre personnage majeur a pour nom David. Juif d'origine paysanne, il permet d'emblée de renforcer le cosmopolitisme de la révolte, en une prescience de l'internationalisme futur, nous y reviendrons. David, véritable garde rapprochée à lui seul de Spartacus, remplit un rôle dramatique crucial, puisqu'il est le dernier des prisonniers à être crucifié, aux portes de Capoue. Autre apport original d'Howard Fast, l'homosexualité, présente principalement par la relation entre Caius et Crassus. L'ancrage communiste de l'auteur se ressent par un certain nombre d'éléments, à commencer par la dédicace<sup>33</sup>, mais se décline aussi dans la critique

de l'ordre social romain<sup>34</sup>, l'humanisme anticlérical déclaré de Spartacus<sup>35</sup> (moins velléitaire que celui de Benoît Malon), son programme visant à l'égalité des sexes et à la propriété commune<sup>36</sup>, jusqu'à la prédominance des forces matérielles sur la seule individualité<sup>37</sup>. Et puis, il y a bien sûr toutes les références à la postérité de Spartacus, de son combat, à l'avenir de son espoir, à ces prolétaires futurs combattants de la lutte des classes : « Pourtant, alors qu'ils quittaient la fabrique [de parfum], Caius se sentait envahi par une impression de malaise. Ces hommes étranges, silencieux, barbus [ouvriers libres], qui travaillaient si vite et avec une telle dextérité, lui inspiraient une sourde crainte » (p. 357). Sans oublier un apport original d'Howard Fast, la création par les esclaves, sur les flancs du Vésuve, d'un ensemble statuaire évoquant peut-être en partie le réalisme socialiste (une grande statue d'esclave brisant ses chaînes, tenant un enfant et une épée, et un groupe composé d'un Thrace, d'un Gaulois et d'un Africain accompagnés d'une femme tenant truelle et pioche [sic], p. 232-233). A l'inverse, la violence des esclaves est peu abordée, justifiée<sup>38</sup>, mais finalement amoindrie (les combats de gladiateurs organisés par Spartacus avec les restes d'une légion vaincue sont ici réduits à un simple duel entre patriciens romains) afin sans doute de purifier le camp des révoltés et d'éviter de tracer une équivalence entre violence des oppresseurs et des opprimés.

- 10 Mais ce qui peut paraître de prime abord plus surprenant, ce sont les parallèles que l'on peut repérer entre Spartacus et Jésus, figure de fraternité. Sa femme dit de lui qu'« Il était pur » (p. 399), ses compagnons le surnomment « Père », manifestant une véritable communion avec lui dès la révolte entamée<sup>39</sup> ; David renie ainsi la foi de ses ancêtres au profit de la confiance en son nouveau mentor, qui porte sur lui tout le poids de ses semblables<sup>40</sup>. C'est d'ailleurs lui, le juif, qui est l'ultime crucifié, et qui lance en guise de derniers mots « Spartacus, Spartacus, pourquoi avons-nous échoué ? » (p. 302), qui ne peuvent que rappeler le « Mon dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » du Jésus de l'évangile de Mathieu. La métaphore de la croix est d'ailleurs centrale, presque obsédante, dans le roman<sup>41</sup>. Ainsi que le déclare explicitement un des esclaves crucifiés au début du roman, « Je reviendrai et je serai des millions » (p. 18) Le *Spartacus* d'Howard Fast fait ainsi figure de manifeste d'un humanisme œcuménique, tranquille, évident : « Il m'a montré [Spartacus] comment les hommes pouvaient

se transformer, devenir nobles et généreux s'ils vivaient en frères et s'ils partageaient tout ce qu'ils possédaient. (...) Ils étaient quelque chose que le monde n'avait encore jamais vu. Ils étaient ce que les gens peuvent être. » (p. 404).

## Spartacus fanatique religieux

- 11 Il faut attendre près de quarante ans pour que paraisse en France un nouveau roman consacré à Spartacus. Sans doute peut-on y voir la conséquence du rayonnement acquis par le film de Stanley Kubrick et, en retour, par le roman d'Howard Fast, que d'aucuns doivent juger difficilement franchissable. Joël Schmidt, historien de son état et auteur de précédents romans historiques, propose un livre très accessible, proche de la démarche d'un Marcel Brion, qui fait en outre le choix d'un déroulé linéaire, sans l'ambition formelle d'un Fast ou d'un Koestler. La principale originalité de son *Spartacus et la révolte des gladiateurs*, c'est de consacrer un bon tiers de son récit à la jeunesse de Spartacus, sur laquelle les sources disponibles sont muettes. Prenant au mot une remarque de Plutarque placée en exergue du livre, Joël Schmidt fait de son héros un véritable intellectuel ! Petit-fils de paysans riches, il a pu bénéficier d'une éducation digne de ce nom, imprégnée de culture grecque et d'histoire romaine. Son nom est à l'image de ce croisement, puisqu'il conjugue la Sparte admirée de son père (sans que l'on sache bien pour quelle raison) et la terminaison latine. C'est ce qui amène son Spartacus à faire des références à Brennus ou même à Aristarque de Samos, scientifique franchement inconnu du grand public d'alors... Influencé par le stoïcisme, il semble également porter sur ses épaules le poids des années 1968, rêvant d'une vie simple et rurale, respectueuse de la nature<sup>42</sup>. Spartacus est aussi un nouvel Œdipe, véritable prototype du héros qui parvient encore enfant à tuer un loup. Sa mère étant morte peu de temps après sa naissance, il est élevé par l'esclave de son père, seconde mère avec qui il finit par laisser s'exprimer ses pulsions sexuelles d'adolescent, provoquant l'ire de son géniteur, la mort de l'esclave en question et le poussant à assassiner son père... On a là également les linéaments psychanalytiques de sa révolte future, puisqu'aimant une esclave et lui devant son initiation sexuelle, il rêve de leur offrir la liberté qu'ils méritent. Désormais sans attaches, Spartacus s'engage en tant qu'auxiliaire auprès des Romains, ce qui lui permet de se lier d'amitié

avec Oenomaus et Chrysos (Crixus), puis d'entamer une relation amoureuse avec Thracica, prêtresse de Dionysos, guérisseuse, incarnation d'une nouvelle femme forte, dans la lignée de la Varinia d'Howard Fast. La rencontre avec celle-ci, à Nicée, est aussi le moment où les trois amis font le choix de désertir face à la violence de leurs officiers romains. Ils sont ultérieurement capturés, vendus comme esclaves à un Batiatus vulgaire et ridicule, et c'est durant leur voyage jusqu'à Capoue que Spartacus découvre les traces de la guerre sociale et prend conscience du fait que la pauvreté touche également les hommes libres : un élément qui renforce d'autant sa conscience. Car dès son arrivée au ludus de Batiatus, il prépare, avec la complicité de ses amis, un plan visant à la révolte<sup>43</sup> (les trois hommes vont jusqu'à servir de cuisiniers à Batiatus, une première !) ; fort de sa culture, Spartacus bénéficie en outre de la présence, parmi les esclaves les plus récents, de soldats romains. Il faut attendre les derniers dénouements de l'histoire pour voir Joël Schmidt apporter de nouveau des éléments inédits. Isolé par Crassus à l'extrême pointe de l'Italie, Spartacus songe à un exode en Afrique, mais la négociation qu'il envisage et pour laquelle il envoie (bien imprudemment !) Thracica est remplacée par la capture de cette dernière, prostituée par les Romains, avant de s'enfuir (un scénario là aussi bien peu crédible).

- 12 Ce ne sont pas les combats de gladiateurs qui intéressent vraiment Joël Schmidt, ni même la violence, surtout constatée et acceptée<sup>44</sup>, mais la religion, l'arrière-plan de la révolution iranienne étant le contexte possiblement à invoquer. Loin d'un programme égalitaire détaillé (tout au plus a-t-on droit à l'égalité entre les sexes et à l'instruction des esclaves analphabètes<sup>45</sup>), c'est la figure de Dionysos qui domine cette vision du mythe. Il est ici sacré dieu de la fraternité, de l'égalité et de la liberté (p. 92 et 111), et les esclaves se laissent plusieurs fois aller à de véritables bacchanales, qui peuvent inviter à y voir une explicitation de leur violence (p. 142-143<sup>46</sup>). Spartacus est également comparé à Moïse, lorsqu'il envisage de guider hors d'Italie son peuple de révoltés, et à l'inévitable Jésus, que Spartacus précède en choisissant de son plein gré la crucifixion solidaire (p. 205, une de ses dernières paroles étant « J'ai soif », comme le pseudo fils de dieu). On note d'ailleurs une certaine idéalisation de l'histoire authentique, sensible à travers l'amitié indissoluble du trio Spartacus / Oenomaus / Chrysos<sup>47</sup> (ce sont leurs morts successives qui, déboussolant Spar-

tacus, annoncent l'échec final), l'amplification du succès de la révolte et de sa capacité d'attraction<sup>48</sup>, ou la survie de Spartacus et Thracica à l'issue de l'ultime bataille. Thracica entrevoit même, au détour d'une vision récurrente, une postérité de la révolte en les personnes des spartakistes, nommément cités mais fantomatiques.

## Les bégaiements d'un mythe

- 13 Les romans suivants n'apparaissent que dans les années 2000, et ce sont pas moins de quatre titres différents qui sont recensés, pour se limiter aux auteurs français. Sans doute doit-on y voir une conséquence des progrès de l'auto-édition, et peut-être du regain d'intérêt pour les péplums, à la suite du succès commercial du *Gladiator* de Ridley Scott en 2000. *Spartacus. Le gladiateur et la liberté*, de Gérard Pacaud, en 2004, ne brille pas vraiment par son originalité. Le récit débute à la veille de la fuite du ludus de Batiatus, et se clôt sur le retour à l'ordre et la première diatribe de Cicéron contre Verrès. Le principal défaut de ce roman, c'est sa dimension didactique trop lourdement déclinée. Cela nous vaut de nombreuses considérations sur la civilisation romaine, mais également des dialogues entre personnages qui s'adressent uniquement au lecteur, tant ils recèleraient d'évidences pour un citoyen romain... L'auteur prend en outre plaisir à multiplier les apparitions de célébrités, là aussi jusqu'à l'excès. Un repas organisé par le consul Varron (que Gérard Pacaud confond d'ailleurs avec l'érudit homonyme contemporain) rassemble ainsi Crassus, César, Caton d'Utique, Cicéron et Lucrèce ! Il met également en scène les épouses ou femmes de l'entourage de ces hommes, en train d'élaborer les bases d'un véritable mouvement féministe à Rome ! Spartacus, que l'on découvre gaucher, ce qui lui donne un avantage dans ses combats individuels, est fils d'un roi thrace. Devenu par défaut sous-officier dans l'armée romaine, il tue quatre de ses camarades pour sauver sa future compagne de viol. Condamné à mort, il est sauvé par l'action en sous-main de cette dernière, qui le fait acheter par Lentulus Batiatus. Comme Joël Schmidt, Gérard Pacaud accorde en effet une place importante à la compagne de Spartacus, nommée ici Arcanoë, également prêtresse de Bacchus, et grande ordonnatrice de bacchanales pour les esclaves révoltés. Ce culte devient même une religion de l'égalité<sup>49</sup>, comme une transposition à peine transparente du communisme vu comme religion politique, sé-



culière (Spartacus croit ici dans les dieux antiques). Autre intrusion nette du présent dans ce passé réécrit, le fait que Spartacus devienne un véritable théoricien de la guérilla, avec des groupes de combattants nommés Arcanes qui usent de toutes les ruses possibles (utilisation d'abeilles, de lassos ou de « liquide urticant », p. 195). Spartacus incarne d'ailleurs une violence contrainte, parfois nécessaire, mais qu'il faut réduire au minimum ; ce faisant, il prend la posture d'un défenseur de la liberté, à l'opposée d'un discours révolutionnaire plus traditionnel et substantiel (il prévoit d'abord un retour de chacun dans son pays, et la Cité dont il rêve par la suite demeure toujours brumeuse). Une des variations les plus notables de Gérard Pacaud tient d'ailleurs à la séparation bien nette entre Spartacus d'un côté, Crixos et Oenomaus de l'autre : ces deux derniers sont ici des esclaves révoltés du nord de l'Italie, ayant rejoints le prince thrace par goût du pillage et intérêt pour la force coalisée qu'ils pourraient constituer ensemble ; ces ralliés temporaires s'opposent ainsi à une harmonie supposée de la horde de Spartacus, tout au moins jusqu'à la sédentarité temporaire près de Thurium, qui marque le début de l'amollissement des révolutionnaires et l'annonce de l'échec final. La fuite que Spartacus orchestre avec plusieurs de ses camarades gladiateurs apparaît aussi improvisée que peu crédible (les fuyards passent par l'arrivée d'eau). De même, le scénario envisagé par Arcanoë, à savoir, en lieu et place d'une Cité des esclaves à fonder en Afrique via la Sicile, faire proclamer Spartacus dictateur de Rome par sa plèbe citoyenne, est aussi audacieux qu'hasardeux et peu convaincant. Au-delà de ses innovations limitées, *Spartacus. Le gladiateur et la liberté* apparaît donc surtout comme une chambre d'échos de ses devanciers en écriture.

- 14 Paru l'année suivante, *Spartacus. La révolte des esclaves*, de Jean Guiloineau, se distingue par un respect plus marqué de la trame historique connue et une écriture esthétisante, véhicule d'une indéniable empathie avec les révoltés (quelques romances, entre esclaves occidentaux et orientaux, ou entre esclave et femme libre, renforcent cette dominante). La violence est d'ailleurs pleinement justifiée<sup>50</sup>, voire transfigurée<sup>51</sup>, ses excès mis en scène à de rares occasions (le sac de Condate). Le récit suit chronologiquement les événements, en se concentrant presque exclusivement sur le point de vue des esclaves. Par le biais d'un vieil esclave, on bénéficie d'ailleurs, comme

chez Benoît Malon, d'un rappel historique sur les révoltes serviles de Sicile. Spartacus tire ici son nom de son village thrace d'origine, Spartake, et sa compagne, Aselina, apparaît bien plus effacée que dans les précédents livres. L'apport personnel sans doute le plus notable de Jean Guiloineau, c'est son interprétation de la séparation entre Crixus et Spartacus. Le premier fait figure d'anti-traître, face à une conspiration vite déjouée, et tous deux demeurent jusqu'au bout unis dans leur objectif (comme chez Joël Schmidt), celui de rallumer les braises de la guerre sociale et de détruire Rome elle-même, et non un hypothétique retour dans une tout aussi hypothétique patrie<sup>52</sup>. La construction inachevée d'une cité des esclaves libérés, près de Thurium, antithèse de celle de Koestler, longuement décrite, possède à cet égard une forte charge symbolique, comme si l'édification concrète d'une utopie, d'une alternative révolutionnaire était désormais, dans une époque de forte légitimité de la criminalisation du communisme, inenvisageable. Mais si la dimension internationaliste de cette lutte des opprimés est accentuée, la difficulté d'aboutir à une révolution victorieuse est tout autant soulignée, la stabilité de l'ordre en place étant indéniablement rassurante<sup>53</sup>. Surtout, de cette lutte puissante et tragique, Jean Guiloineau semble avant tout retenir l'objectif de liberté<sup>54</sup>, au détriment de l'égalité.

- 15 L'année suivante, le prolifique Max Gallo débute une série de romans consacrés aux Romains avec un nouveau récit sur Spartacus. Outre une écriture plutôt plate et des répliques trop théâtrales, *Spartacus. La révolte des esclaves* se distingue de ses prédécesseurs par un manque d'originalité criant, et des reprises transparentes. Spartacus est ici d'origine royale, et sa femme, Apollonia, est prêtresse et oracle de Dionysos ; tous deux ont été officiellement mariés, dans ce roman finalement très conventionnel. De Howard Fast, Max Gallo reprend l'idée d'un combat de Spartacus, ancien auxiliaire déserteur, contre un guerrier qui manque le tuer, avant de se sacrifier en s'en prenant aux Romains (p. 93). Mais c'est surtout Arthur Koestler qui est le plus réutilisé (la dédicace le signale explicitement : « Pour Arthur Koestler, pour son Spartacus. En hommage et en souvenir », p. 7). Spartacus est entouré d'un compagnon grec et surtout d'un autre, juif, essénien (il cite souvent le fameux Maître de la justice), qui transforme l'aventure de la révolte en une véritable mission divine<sup>55</sup>. De même, face à l'impasse de la révolte, qui n'est pas rejointe par un éventuel soulèvement

de la plèbe romaine privée d'approvisionnement frumentaire, la volonté d'ordre manifestée par Spartacus dans un souci d'efficacité vaut critique, voire condamnation des processus révolutionnaires soi-disant dévoyés<sup>56</sup> ; le paradoxe est ici tragique, puisque la foule des esclaves est présentée comme bestiale<sup>57</sup>, mais toute volonté de la discipliner de par la volonté d'un chef est finalement amoral<sup>58</sup>... Le discours sur l'égalité est d'ailleurs pour le moins superficiel et léger. L'hommage se substitue ici à un véritable apport personnel, sinon dans le prétexte narratif, peu crédible (un légat de Crassus épargné par Spartacus et relâché avec Apollonia, Jair et Posidionos, dont il va prendre soin), et dans le portrait de Crassus, tellement à charge qu'il en devient ridicule dans sa cruauté facile et gratuite (p. 191). Le laniste, Balatius, fait également preuve d'une gestion de son « cheptel humain » franchement absurde, sacrifiant son capital bien trop légèrement, et se retrouvant même qualifié de meilleur laniste de la République ! On sent également, à certains moments, la critique de la violence et des morts bien trop nombreux engendrés par ce genre d'affrontements, vision mortifère obsédante (p. 65 par exemple).

- 16 Le dernier traitement littéraire en date du mythe Spartacus est dû à la plume de Thierry Rollet. *Spartacus ou la chaîne brisée*, comme les précédents, reprend des éléments caractéristiques des classiques du thème, et là où l'ensemble devient plus personnel, c'est au prix de choix peu clairs ou d'erreurs historiques, sinon de détails sans grande importance (Spartacus est roux, signe supplémentaire du réprouvé, et il est dénué de toute compagnie féminine, comme un signe de sa pureté et de son détachement). Ainsi, le laniste s'appelle ici Marcalla, et c'est son fils Valerus, arrogant et méprisant, qui déclenche la révolte des gladiateurs suite au mauvais traitement infligé à l'un d'entre eux. Marcalla, en un parallèle du roman de Fast (ou du film de Kubrick ?), fait venir Pompée afin qu'il sélectionne certains combattants pour les jeux de Rome ; Spartacus y connaît d'ailleurs un franc succès. Le hic, c'est que Pompée est présenté comme consul, alors qu'il ne l'avait encore jamais été à cette époque, et qu'il était surtout censé être en Espagne, luttant contre la sécession de Sertorius<sup>59</sup>... Autre liberté prise avec ce que l'on sait des événements, le siège mené par Spartacus et ses troupes autour de Capoue. Quant à l'entrevue entre Crassus et Spartacus, elle est directement inspirée de celle décrite par Fast<sup>60</sup>. Spartacus ne meurt pas sur le champ de bataille, mais

ayant fui en Grèce, on perd ensuite sa trace... La narration choisie par Thierry Rollet se concentre sur Spiros, un médecin grec, qui a participé dans sa jeunesse à la révolte, lorsqu'il était esclave de Marcalla, et qui la raconte à son petit-fils orphelin afin de le ramener sur le droit chemin. La révolte des esclaves, parabole sur la révolution, est présentée sous deux faces : sa face obscure, surtout concentrée sur Crixus, celle d'une violence gratuite et vengeresse (le massacre de Métaponte), dont Spartacus lui-même n'est pas toujours exempt ; sa face généreuse<sup>61</sup>, celle de Spartacus donc, qui répugne à tuer autrui<sup>62</sup>, surnommé l'Homme (on reconnaît là le parallèle avec le Fils de l'Homme). Comme chez Koestler, Spartacus édifie une éphémère Cité du Soleil à deux faces, où règne l'égalité (un réfectoire commun y existe, et la nourriture y est partagée équitablement<sup>63</sup>), mais aussi une certaine sévérité (peine de mort et puritanisme moral). Mais même avec la figure de ce Spartacus, le doute sur la justesse de l'entreprise révolutionnaire est souligné. Si le soulèvement en lui-même est héroïque, la réalisation concrète d'une alternative révèle que tous ne peuvent s'y adapter, générant l'ombre d'une possible répression, et Spartacus se retrouve finalement isolé d'une humanité inculte et insuffisamment éclairée<sup>64</sup>... Mais comment la faire progresser, si ce n'est en avançant ? Le roman demeure prisonnier de cette quadrature du cercle. On retrouve également la critique des mœurs dégradés des riches Romains (gloutonnerie, luxure), mais Thierry Rollet s'efforce de ne pas présenter une vue manichéenne des camps en présence. Certains vétérans romains se rallient à Spartacus, tandis que des partisans de ce dernier font preuve d'avarice et d'égoïsme. Ultime développement de ce roman, qui le rattache encore plus fermement à celui de Koestler, le village dans lequel Spiros et son petit-fils sont installés n'est autre que Nazareth, au moment même de la naissance du Christ, dont le dit petit-fils devient disciple puis martyr chrétien. La boucle est ainsi bouclée.

## Les Spartacus de pellicule

- 17 Si l'on excepte donc les films produits avant la Seconde Guerre mondiale, le long-métrage réalisé par Riccardo Freda (qui allait signer peu de temps après un autre péplum, *Théodora, impératrice de Byzance*), production franco-italienne du début des années 1950, marque le retour de Spartacus sur grand écran. Filmé en noir et blanc, *Spartacus*

est bâti sur une histoire originale, mais souffre de nombreux défauts qui en font un véritable échec en la matière. Passons rapidement sur les problèmes de réalisation, avec des scènes accélérées pour accentuer l'action, mais qui frisent dès lors le ridicule (la poursuite à cheval de Spartacus, la bataille finale, particulièrement confuse dans son montage), et des incohérences notoires (pour descendre du Vésuve, les esclaves sont censés utiliser les pieds de vignes tressés... qui ont tout, ici, de la classique corde !). Le plus désolant tient en effet au scénario. Certes, Spartacus est bien un auxiliaire romain, thrace d'origine, mais il se retrouve dès le début au cœur d'un triangle amoureux, et l'aspect central de ces romances débridées en devient vite parasitaire. C'est pour sauver la fille d'un archonte grec assassiné de sang-froid par son supérieur, Rufus, et qui avait tenté de le venger en poignardant ce dernier, que Spartacus frappe celui-ci. Réduit à l'esclavage en représailles, il devient gladiateur sous la responsabilité de Batiatus. Mais deux femmes veulent s'attirer son amour : Amitis, la jeune grecque du début, devenue également esclave, et Sabine, la fille de Crassus. Pour dramatiser les enjeux, l'action se passe d'abord à Rome, et surtout, Crassus est l'adversaire de Spartacus dès son arrestation ! Il apparaît d'ailleurs comme l'unique dirigeant de Rome, véritable alter-égo d'un Mussolini. Image de l'insoumis, Spartacus se rebelle contre les soldats romains qui l'emmènent se faire vendre, puis contre Batiatus, les punitions qu'il subit renforçant son désir de révolte. C'est après un affrontement dans l'arène contre des fauves qui menaçaient Amitis qu'il décide de fuir avec ses compagnons d'infortune. Cela nous vaut ce qui restera sans doute comme la seule belle idée visuelle du film, le combat des esclaves révoltés contre leurs geôliers à coups de torches enflammés, comme un symbole de la liberté. On rejoint alors une partie de la trame historique, puisque l'armée de Spartacus se retrouve sur le Vésuve, et qu'elle parvient à battre par surprise celle de Rufus devenu entre-temps consul. Toutefois, Spartacus est tiraillé entre les deux femmes de sa vie, au point, à l'issue de sa fuite devant des cavaliers romains, de se retrouver – le hasard faisant décidément bien les choses – dans la maison de Sabine, à qui il finit par succomber. Parallèlement, comme si cela ne suffisait pas, Amitis est courtisée par un chef esclave, rival de Spartacus. On a là l'image d'un Spartacus, représentant du peuple italien, pris entre les deux feux du fascisme et de la résistance, et qui souhaite une réconciliation de tous (il refuse de tuer les anciens maîtres,